

L'époustouflante « Médée » tout en épure de Tommy Milliot

A La Criée de Marseille, la tragédie de Sénèque prend chair avec brio

THÉÂTRE

MARSEILLE - envoyée spéciale

Elle se découpe, ombre noire sur la lumière de l'aube, implorant les dieux d'écouter « la voix du malheur », dans la beauté d'un matin apaisé. Elle, c'est Médée, la monstrueuse, l'infanticide, celle qui transgresse les lois de l'humanité. Une Médée comme on l'a rarement vue, dans la très belle mise en scène que signe Tommy Milliot, un jeune artiste qui commence à faire beaucoup parler de lui. Une Médée trempée dans une incandescence tout intérieure, qui tient la pureté de sa ligne tragique de bout en bout.

Cette authenticité tragique est d'abord celle de Sénèque. Tommy Milliot a choisi la version de l'auteur latin, plutôt que celle du Grec Euripide, plus psychologique, qui est en général adoptée par les metteurs en scène. Bien lui en a pris : dans le théâtre de Sénèque, que l'on redécouvre depuis quelques années grâce aux

admirables traductions de l'universitaire Florence Dupont, le tragique s'incarne dans les mots, sans fioritures, ligne pure du malheur et de la violence.

Somptueuse simplicité

Cette ligne est également celle de la mise en scène, qui s'inscrit dans un espace à la simplicité somptueuse, tout en verticalité. Le destin de Médée et de ses enfants est coupant comme une lame, minéral, insondable. Le psychologiser, ce serait l'affadir. Quand tout commence, on saisit Médée à l'heure où, répudiée par Jason, qui s'apprête à épouser la fille du roi Créon, rejetée, sommée de s'effacer, de s'exiler, elle invoque les déesses de la vengeance et du crime, leur demandant de venir à son secours, pour métamorphoser « la douleur en fureur ».

Tout le spectacle tient dans cette métamorphose, en une ligne de douleur qui devient ligne de feu, puis ligne de sang. Comment Médée peut-elle devenir un tel monstre, se livrer à une telle

Bénédicte Cerutti (Médée), dans la pièce mise en scène par Tommy Milliot. PIERRE GONDARD

cruauté, la cruauté ultime, pour une femme, de tuer ses enfants ? Florence Dupont explique, dans son passionnant ouvrage, « Médée » de Sénèque, ou comment sortir de l'humanité (Belin, 2000), que « Médée infanticide et criminelle n'est pas agie par une violence sauvage et incontrôlée qui serait la négation de la civilisation. Le monde des monstres n'est ni celui des hommes ni celui des animaux, pas plus que celui des dieux, c'est un autre monde organisé par la culture que nous appellerions volontiers une culture de la cruauté ». Autrement dit, le monstre, s'il n'est pas forcément en

chacun de nous, est bien créé, enfanté par l'humanité elle-même. « Quoi qu'elle fasse, Médée reste un être culturel, humaine ou inhumaine », ajoute Florence Dupont.

Intensité constante

Ce point de vue guide la mise en scène, et l'interprétation de l'actrice qui incarne Médée, Bénédicte Cerutti. Et c'est peu de dire que cette interprétation est remarquable : la comédienne, qui jusque-là n'avait pas eu les grands rôles qu'elle mérite, trouve enfin un personnage à sa mesure. On est avec elle, dans sa fêta, dans son cœur de femme blessée, dans son intelligence de magicienne – de sorcière, dira-t-on quelques siècles plus tard. Bénédicte Cerutti a notamment une qualité rare chez les actrices d'aujourd'hui : son phrasé module le texte comme un chant, et fait d'elle une petite sœur de Nada Strancar, la grande comédienne d'Antoine Vitez.

C'est particulièrement bienvenu ici, dans ce théâtre de Sénèque où le texte, son rythme, sa musicalité, sont premiers. Tout se joue dans les mots, dans leur incarnation dans le corps des acteurs, et Tommy Milliot l'a bien

L'émotion que l'on éprouve à la sortie de ce spectacle est à son image : aussi profonde que contenue

compris, dont la mise en scène est aussi peu spectaculaire et illustrative que possible, et pourtant d'une intensité constante, et d'une beauté plastique époustouflante dans son abstraction sensorielle. C'est une Médée qui ne hurle pas, qui ne gesticule pas, où l'on ne verra pas la scène du meurtre de Créüse, la jeune épouse de Créon : elle sera uniquement racontée.

Et pourtant, c'est une Médée qui fera date, notamment pour la scène où l'héroïne tue ses enfants qui, elle, est bien représentée sur scène, avec une simplicité magistrale : elle égorge ses fils d'un mouvement net et sans bavure, dans un geste qui se confond avec leur enlacement. Dans ce décor

que les lumières sensibles de Sarah Marcotte habillent de gris pierre ou de sable couleur du désert, les hautes portes se referment comme des mâchoires sur l'héroïne maudite qui, malgré tout, a choisi son destin, plutôt que de le subir.

« Va/Parcours le ciel et les espaces légers de l'éther/Va témoigner partout où tu iras/Que les dieux n'existent pas », lui lance un Jason ravagé, incarné tout en nuances par Cyril Gueï. L'émotion que l'on éprouve à la sortie de ce spectacle est à son image : aussi profonde que contenue. La tragédie joue son rôle, comme rarement : force de la catharsis, qui trace un arc temporel tendu à bloc entre l'Antiquité et le théâtre le plus contemporain. ■

FABIENNE DARGE

Médée, de Sénèque (traduit du latin par Florence Dupont), mise en scène de Tommy Milliot. Théâtre de La Criée, à Marseille, jusqu'au 3 octobre. En tournée jusqu'à fin mars 2022, à Nice, Ollioules (Var), Arles (Bouches-du-Rhône), Lyon, Bèthune (Pas-de-Calais), Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) et Paris.



En librairie
le 27 octobre
2021

Gilles Grangier

PASSÉ LA LOIRE, C'EST L'AVENTURE